

Les trois ecologies

Félix Guattari

1984

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Galilée

CARTOGRAPHIES SCHIZOANALYTIQUES, 1989.

LES TROIS ÉCOLOGIES, 1989.

CHAOSMOSE, 1992.

Chez d'autres éditeurs

PSYCHANALYSE ET TRANSVERSALITÉ, Maspero, 1972.

L'ANTI-ŒDIPE, en coll. avec G. Deleuze, Minuit, 1972.

KAFKA POUR UNE LITTÉRATURE MINEURE, en coll. avec
G. Deleuze, Minuit, 1975.

RHIZOME, en coll. avec G. Deleuze, Minuit, 1976.

LA RÉVOLUTION MOLÉCULAIRE, Recherches, 1977.

L'INCONSCIENT MACHINIQUE. ESSAIS DE SCHIZOANALYSE,
Recherches, 1979.

MILLE PLATEAUX, en coll. avec G. Deleuze, Minuit, 1979.

LES ANNÉES D'HIVER, 1980-1985, Bernard Barrault, 1985.

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ?, Minuit, 1991.

Félix Guattari

Les trois écologies

Galilée

© 1989, ÉDITIONS GALILÉE, 9, rue Linné, 75005 Paris.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

ISBN 2-7186-0351-8 ISSN 0335-3095

à Sacha Goldman

Il y a une écologie des mauvaises idées, comme il y a une écologie des mauvaises herbes.

GREGORY BATESON ¹

La planète Terre connaît une période d'intenses transformations technico-scientifiques en contrepartie desquelles se trouvent engendrés des phénomènes de déséquilibres écologiques menaçant, à terme, s'il n'y est porté remède, l'implantation de la vie sur sa surface. Parallèlement à ces bouleversements, les modes de vie humains, individuels et collectifs, évoluent dans le sens d'une progressive détérioration. Les réseaux de parenté tendent à être réduits au minimum, la vie domestique est gangré-

1. *Vers l'écologie de l'esprit*, tome II, Paris, Le Seuil, 1980.

née par la consommation mass-médiatique, la vie conjugale et familiale se trouve fréquemment « ossifiée » par une sorte de standardisation des comportements, les relations de voisinage sont généralement réduites à leur plus pauvre expression... C'est le rapport de la subjectivité avec son extériorité – qu'elle soit sociale, animale, végétale, cosmique – qui se trouve ainsi compromis dans une sorte de mouvement général d'implosion et d'infantilisation régressive. L'altérité tend à perdre toute aspérité. Le tourisme, par exemple, se résume le plus souvent à un voyage sur place au sein des mêmes redondances d'images et de comportement.

Les formations politiques et les instances exécutives paraissent totalement incapables d'appréhender cette problématique dans l'ensemble de ses implications. Bien qu'ayant récemment amorcé une prise de conscience partielle des dangers les plus voyants qui menacent l'environnement naturel de nos sociétés, elles se contentent généralement d'aborder le domaine des nuisances industrielles et, cela, uniquement dans une perspective technocratique, alors que, seule, une articulation éthico-politique – que je nomme *écosophie* – entre les trois registres écologiques, celui de l'environnement, celui des rapports sociaux et celui de la subjectivité

humaine, serait susceptible d'éclairer convenablement ces questions.

C'est de la façon de vivre désormais sur cette planète, dans le contexte de l'accélération des mutations technico-scientifiques et du considérable accroissement démographique, qu'il est question. Les forces productives, du fait du développement continu du travail machinique, démultiplié par la révolution informatique, vont rendre disponible une quantité toujours plus grande du temps d'activité humaine potentielle ¹. Mais à quelle fin? Celle du chômage, de la marginalité oppressive, de la solitude, du désœuvrement, de l'angoisse, de la névrose ou celle de la culture, de la création, de la recherche, de la ré-invention de l'environnement, de l'enrichissement des modes de vie et de sensibilité? Dans le Tiers Monde, comme dans le monde développé, ce sont des pans entiers de la subjectivité collective qui s'effondrent ou qui se recroquevillent sur des archaïsmes, comme c'est le cas, par exemple, avec l'exacerbation redoutable des phénomènes d'intégrisme religieux.

Il n'y aura de réponse véritable à la crise écolo-

1. Aux usines Fiat, par exemple, la main-d'œuvre salariée est passée de 140 000 ouvriers à 60 000 en une dizaine d'années, tandis que la productivité augmentait de 75 %.

gique qu'à l'échelle planétaire et à la condition que s'opère une authentique révolution politique, sociale et culturelle réorientant les objectifs de la production des biens matériels et immatériels. Cette révolution ne devra donc pas concerner uniquement les rapports de forces visibles à grande échelle mais également des domaines moléculaires de sensibilité, d'intelligence et de désir. Une finalisation du travail social régulée de façon univoque par une économie de profit et par des rapports de puissance ne saurait plus mener, à présent, qu'à de dramatiques impasses. C'est manifeste avec l'absurdité des tutelles économiques pesant sur le Tiers Monde et qui conduisent certaines de ses contrées à une paupérisation absolue et irréversible. C'est également évident dans des pays comme la France où la prolifération des centrales nucléaires fait peser le risque, sur une grande partie de l'Europe, des conséquences possibles d'accidents de type Tchernobyl. Sans parler du caractère quasi délirant du stockage de milliers de têtes nucléaires qui, à la moindre défaillance technique ou humaine, pourraient conduire de façon mécanique à une extermination collective. A travers chacun de ces exemples se retrouve la même mise en cause des modes dominants de valorisation des activités humaines, à savoir : 1) celui de l'impérium d'un marché mon-

dial qui lamine les systèmes particuliers de valeur, qui place sur un même plan d'équivalence : les biens matériels, les biens culturels, les sites naturels, etc.; 2) celui qui place l'ensemble des relations sociales et des relations internationales sous l'emprise des machines policières et militaires. Les États, dans cette double pince, voient leur rôle traditionnel de médiation se réduire de plus en plus et se mettent, le plus souvent, au service conjugué des instances du marché mondial et des complexes militaro-industriels.

Cette situation est d'autant plus paradoxale que les temps sont en passe d'être révolus où le monde était placé sous l'égide d'un antagonisme Est-Ouest, projection largement imaginaire des oppositions classe ouvrière-bourgeoisie au sein des pays capitalistes. Est-ce à dire que les nouveaux enjeux multipolaires des trois écologies se substitueront purement et simplement aux anciennes luttes de classe et à leurs mythes de référence? Certes, une telle substitution ne sera pas aussi mécanique! Mais il paraît cependant probable que ces enjeux, qui correspondent à une complexification extrême des contextes sociaux, économiques et internationaux, tendront à passer de plus en plus au premier plan.

Les antagonismes de classe hérités du XIX^e siècle ont initialement contribué à forger des champs

homogènes bipolarisés de subjectivité. Puis, durant la seconde moitié du XX^e siècle, à travers la société de consommation, le welfare, les médias..., la subjectivité ouvrière pure et dure s'est délitée. Bien que les ségrégations et les hiérarchies n'aient jamais été aussi intensément vécues, une même chape imaginaire se trouve maintenant plaquée sur l'ensemble des positions subjectives. Un même sentiment diffus d'appartenance sociale a décrispé les anciennes consciences de classe. (Je laisse ici de côté la constitution de pôles subjectifs violemment hétérogènes comme ceux qui surgissent dans le monde musulman.) De leur côté, les pays dits socialistes ont également introjecté les systèmes de valeur « unidimensionnalisants » de l'Occident. L'ancien égalitarisme de façade du monde communiste laisse place ainsi au sérialisme mass-médiatique (même idéal de standing, mêmes modes, même type de musique rock, etc.).

En ce qui concerne l'axe Nord-Sud, on imagine difficilement que la situation puisse s'améliorer de façon notable. Certes, à terme, il est concevable que la progression des techniques agro-alimentaires permettent de modifier les données théoriques du drame de la faim dans le monde. Mais, sur le terrain, en attendant, il serait tout à fait illusoire de penser que l'aide internationale, telle qu'elle

est aujourd'hui conçue et dispensée, parvienne à résoudre durablement quelque problème que ce soit! L'instauration à long terme d'immenses zones de misère, de famine et de mort semble désormais faire partie intégrante du monstrueux système de « stimulation » du Capitalisme Mondial Intégré. En tout cas, c'est sur elle que repose l'implantation des Nouvelles Puissances Industrielles, foyers d'hyper-exploitation, tels que Hong Kong, Taiwan, la Corée du Sud, etc.

Au sein des pays développés, on retrouve ce même principe de tension sociale et de « stimulation » par le désespoir avec l'instauration de plages chroniques de chômage et d'une marginalisation d'une part de plus en plus grande de populations jeunes, de personnes âgées, de travailleurs « partialisés », dévalués, etc.

Ainsi, où que l'on se tourne, on retrouve ce même paradoxe lancinant : d'un côté le développement continu de nouveaux moyens technico-scientifiques, susceptibles potentiellement de résoudre les problématiques écologiques dominantes et le rééquilibrage des activités socialement utiles sur la surface de la planète et, d'un autre côté, l'incapacité des forces sociales organisées et des formations subjectives constituées à s'emparer de ces moyens pour les rendre opératoires.

Et pourtant on peut se demander si cette phase paroxystique de laminage des subjectivités, des biens et des environnements, n'est pas appelée à entrer dans une phase de déclin. Un peu partout se mettent à sourdre des revendications de singularité; les signes les plus voyants, à cet égard, résident dans la multiplication des revendications nationalitaires, hier encore marginales, et qui occupent de plus en plus le devant des scènes politiques. (Relevons, en Corse comme aux pays Baltes, la conjonction entre les revendications écologiques et autonomistes.) A terme, cette montée des questions nationalitaires sera probablement amenée à modifier profondément les rapports Est-Ouest et, en particulier, la configuration de l'Europe dont le centre de gravité pourrait dériver décisivement vers un Est neutraliste.

Les oppositions dualistes traditionnelles qui ont guidé la pensée sociale et les cartographies géopolitiques sont révolues. Les conflictualités demeurent mais elles engagent des systèmes multipolaires incompatibles avec des embrigadements sous des drapeaux idéologiques manichéistes. Par exemple, l'opposition entre Tiers Monde et monde développé éclate de toutes parts. On l'a vu avec ces Nouvelles Puissances Industrielles dont la productivité est devenue sans commune mesure avec celle des tra-

ditionnels bastions industriels de l'Ouest, mais ce phénomène s'accompagne d'une sorte de tiers-mondisation interne aux pays développés, elle-même doublée d'une exacerbation des questions relatives à l'immigration et au racisme. Qu'on ne s'y trompe pas, le grand remue-ménage à propos de l'unification économique de la Communauté européenne ne freinera en rien cette tiers-mondisation de zones considérables de l'Europe.

Un autre antagonisme transversal à celui des luttes de classe demeure celui des rapports homme/femme. A l'échelle du globe la condition féminine paraît loin de s'être améliorée. L'exploitation du travail féminin, corrélative à celle du travail des enfants, n'a rien à envier aux pires périodes du XIX^e siècle! Et, cependant, une révolution subjective rampante n'a cessé de travailler la condition féminine durant ces deux dernières décennies. Bien que l'indépendance sexuelle des femmes, en rapport avec la mise à disposition de moyens de contraception et d'avortement, se soit très inégalement développée, bien que la montée des intégrismes religieux ne cesse de générer une minorisation de leur état, un certain nombre d'indices conduisent à penser que des transformations de longue durée – au sens de Fernand Braudel – sont bel et bien en cours (désignation de femmes comme chef d'État, reven-

dication de parité homme-femme dans les instances représentatives, etc.).

La jeunesse, bien que broyée dans les rapports économiques dominants qui lui confèrent une place de plus en plus précaire et manipulée mentalement par la production de subjectivité collective des mass médias, n'en développe pas moins ses propres distances de singularisation à l'égard de la subjectivité normalisée. A cet égard, le caractère transnational de la culture rock est tout à fait significatif, celle-ci jouant le rôle d'une sorte de culte initiatique conférant une pseudo-identité culturelle à des masses considérables de jeunes et leur permettant de se constituer un minimum de Territoires existentiels.

C'est dans ces contextes d'éclatement, de décentrement, de démultiplication des antagonismes et des processus de singularisation que surgissent les nouvelles problématiques écologiques. Entendons-nous bien, je ne prétends aucunement qu'elles soient appelées à « chapeauter » les autres lignes de fractures moléculaires, mais il m'apparaît qu'elles appellent une problématisation qui leur devienne transversale.

S'il n'est plus question, comme aux périodes antérieures de lutte de classe ou de défense de la « patrie du socialisme », de faire fonctionner une idéologie de façon univoque, il est concevable, par

contre, que la nouvelle référence écosophique indique des lignes de recomposition des praxis humaines dans les domaines les plus variés. A toutes les échelles individuelles et collectives, pour ce qui concerne la vie quotidienne aussi bien que la réinvention de la démocratie, dans le registre de l'urbanisme, de la création artistique, du sport, etc., il s'agit, à chaque fois, de se pencher sur ce que pourraient être des dispositifs de production de subjectivité allant dans le sens d'une re-singularisation individuelle et/ou collective, plutôt que dans celui d'un usinage mass-médiatique synonyme de détresse et de désespoir. Perspective qui n'exclut pas totalement la définition d'objectifs unificateurs, tels que la lutte contre la faim dans le monde, l'arrêt de la déforestation ou la prolifération aveugle des industries nucléaires. Seulement, il ne saurait plus s'agir là de mots d'ordre stéréotypés, réductionnistes, expropriant d'autres problématiques plus singulières et impliquant la promotion de leaders charismatiques.

Une même visée éthico-politique traverse les questions du racisme, du phallocentrisme, des désastres légués par un urbanisme qui se voulait moderne, d'une création artistique libérée du système du marché, d'une pédagogie capable d'inventer ses médiateurs sociaux, etc. Cette probléma-

tique, en fin de compte, c'est celle de la production d'existence humaine dans les nouveaux contextes historiques.

L'écosophie sociale consistera donc à développer des pratiques spécifiques tendant à modifier et à réinventer des façons d'être au sein du couple, au sein de la famille, du contexte urbain, du travail, etc. Certes, il serait inconcevable de prétendre revenir à des formules antérieures, correspondant à des périodes où à la fois la densité démographique était plus faible et où la densité des rapports sociaux était plus forte qu'aujourd'hui. Mais il s'agira littéralement de reconstruire l'ensemble des modalités de l'être-en-groupe. Et cela pas seulement par des interventions « communicationnelles » mais par des mutations existentielles portant sur l'essence de la subjectivité. Dans ce domaine, on ne s'en tiendra pas à des recommandations générales mais on mettra en œuvre des pratiques effectives d'expérimentation aussi bien aux niveaux micro-sociaux qu'à de plus grandes échelles institutionnelles.

De son côté, l'écosophie mentale sera amenée à réinventer le rapport du sujet au corps, au fantasme, au temps qui passe, aux « mystères » de la vie et de la mort. Elle sera amenée à chercher des antidotes à l'uniformisation mass-médiatique et télématique, au conformisme des modes, aux manipu-

lations de l'opinion par la publicité, les sondages, etc. Sa façon de faire se rapprochera plus de celle de l'artiste que de celle des professionnels « psy » toujours hantés par un idéal suranné de scientificité.

Rien dans ces domaines n'est joué au nom de l'histoire, au nom de déterminismes infrastructuraux! L'implosion barbare n'est nullement exclue. Et faute d'une telle reprise écosophique (quel que soit le nom qu'on voudra lui donner), faute d'une réarticulation des trois registres fondamentaux de l'écologie, on peut malheureusement présager la montée de tous les périls : ceux du racisme, du fanatisme religieux, des schismes nationalitaires basculant dans des refermetures réactionnaires, ceux de l'exploitation du travail des enfants, de l'oppression des femmes...

Essayons, à présent, de serrer d'un peu plus près les implications d'une telle perspective écosophique sur la conception de la subjectivité.

Le sujet ne va pas de soi; il ne suffit pas de penser pour être, comme le proclamait Descartes, puisque toutes sortes d'autres façons d'exister s'ins-

taurent hors de la conscience tandis qu'il advient, lorsque la pensée s'acharne à se saisir elle-même, qu'elle se mette à tourner comme une toupie folle, sans rien accrocher des Territoires réels de l'existence, lesquels, de leur côté, dérivent les uns par rapport aux autres, telles des plaques tectoniques sous la surface des continents. Mais plutôt que de sujet, peut-être conviendrait-il de parler de *composantes de subjectivation* travaillant chacune plus ou moins à leur propre compte. Ce qui conduirait nécessairement à ré-examiner le rapport entre l'individu et la subjectivité et, en tout premier lieu, d'en séparer nettement les concepts. Ces vecteurs de subjectivation ne passent pas nécessairement par l'individu; lequel, en réalité, se trouve en position de « terminal » à l'égard de processus impliquant des groupes humains, des ensembles socio-économiques, des machines informationnelles, etc. Ainsi, l'intériorité s'instaure-t-elle au carrefour de multiples composantes relativement autonomes les unes par rapport aux autres et, le cas échéant, franchement discordantes.

Je sais qu'un tel argumentaire demeure encore malaisé à faire entendre; surtout dans des contextes où continue de régner une suspicion, voire un rejet de principe, à l'égard de toute référence spécifique à la subjectivité. Que ce soit au nom du primat des

infrastructures, des structures ou des systèmes, la subjectivité n'a pas bonne presse et ceux qui ont affaire à elle, dans la pratique ou dans la théorie, ne l'abordent généralement qu'avec des pincettes, avec d'infinies précautions, en prenant soin de ne jamais trop l'écartier de paradigmes pseudo-scientifiques, empruntés, de préférence, aux sciences dures : la thermodynamique, la topologie, la théorie de l'information, la théorie des systèmes, la linguistique, etc. Tout se passe comme si un Sur-moi scientifique exigeait de réifier les entités psychiques et imposait de ne les saisir qu'à travers des coordonnées extrinsèques. Dans de telles conditions, il n'y a pas à s'étonner de ce que les sciences humaines et les sciences sociales se soient condamnées d'elles-mêmes à manquer les dimensions intrinsèquement évolutives, créatrices et auto-positionnantes des processus de subjectivation. Quoi qu'il en soit, il m'apparaît urgent de se défaire de toutes références et métaphores scientifiques pour forger de nouveaux paradigmes qui seront, eux, plutôt d'inspiration éthico-esthétiques. D'ailleurs les meilleures cartographies de la psyché ou, si l'on veut, les meilleures psychanalyses n'ont-elles pas été le fait de Goethe, Proust, Joyce, Artaud et Becket, plutôt que de Freud, Jung et Lacan? La part littéraire dans l'œuvre de ces derniers constitue, au demeurant, ce qui en

subsiste de meilleur (par exemple, la « Traumdeutung » de Freud peut être considérée comme un extraordinaire roman moderne!).

Notre remise en question de la psychanalyse, à partir de la création esthétique et d'implications éthiques, ne présuppose pas pour autant une « réhabilitation » de l'analyse phénoménologique, laquelle, dans notre perspective, se trouve handicapée par un « réductionnisme » systématique qui la conduit à rétrécir ses objets à une pure transparence intentionnelle. Pour ma part, j'en suis venu à considérer que l'appréhension d'un fait psychique est inséparable de l'Agencement d'énonciation qui lui fait prendre corps, comme fait et comme processus expressif. Une sorte de relation d'incertitude s'établit entre la saisie de l'objet et la saisie du sujet, qui impose, pour les articuler, qu'on ne puisse faire l'économie d'un détour *pseudo-narratif*, par le biais de mythes de référence, de rituels de toute nature, de descriptions à prétention scientifique, qui tous auront pour finalité de cadrer une mise en scène *dis-positionnelle*, une mise en existence, autorisant, en « second » lieu, une intelligibilité discursive. Il n'est pas question ici d'une reprise de la distinction pascalienne entre « esprit de géométrie » et « esprit de finesse ». Ces deux modes d'appréhension – soit par le concept, soit par l'affect et le percept – sont,

en effet, absolument complémentaires. Il ne s'agit, par ce détour pseudo-narratif, que de déployer une répétition support d'existence, à travers des rythmes et des ritournelles d'une infinie variété. Le discours, ou n'importe quel chaînon discursif, se fait ainsi le porteur d'une non-discursivité qui, telle une traînée stroboscopique, annule les jeux d'opposition distinctive aussi bien au niveau du contenu que de la forme d'expression. Ce n'est qu'à cette condition que peuvent être générés et régénérés les Univers de référence incorporels qui ponctuent d'événements singuliers le déroulement de l'historicité individuelle et collective.

De même qu'à d'autres époques le théâtre grec, l'amour courtois ou le roman de chevalerie s'imposèrent comme modèle ou plutôt comme module de subjectivation, aujourd'hui le freudisme continue de hanter nos façons de soutenir l'existence de la sexualité, de l'enfance, de la névrose... Il n'est donc pas envisagé présentement de « dépasser » ou de tirer un trait définitif sur le fait freudien, mais de ré-orienter ses concepts et ses pratiques pour en faire un autre usage, pour les déraciner de leurs attaches pré-structuralistes à une subjectivité totalement ancrée sur le passé individuel et collectif. Ce qui sera désormais à l'ordre du jour, c'est le dégagement de champs de virtualité « futuristes »

et « constructivistes ». L'inconscient ne demeure accroché à des fixations archaïques que pour autant qu'aucun engagement ne le tende vers le futur. Cette tension existentielle s'opérera par le biais de temporalités humaines et non humaines. J'entends par ces dernières le déploiement ou, si l'on veut, le dépliage, de devenirs animaux, de devenirs végétaux, cosmiques, aussi bien que de devenirs mécaniques, corrélatifs de l'accélération des révolutions technologiques et informatiques (c'est ainsi qu'on voit se développer sous nos yeux l'expansion prodigieuse d'une subjectivité assistée par ordinateur). Ajoutons à cela qu'il convient de ne pas oublier les dimensions institutionnelles et de classe sociale qui président à la formation et au « téléguidage » des individus et des groupes humains.

Bref! Les leurres fantasmatiques et mythiques de la psychanalyse doivent être joués et déjoués et non pas cultivés et entretenus comme des jardins à la française! Malheureusement, les psychanalystes d'aujourd'hui, plus encore que ceux d'hier, se retranchent derrière ce qu'on peut appeler une « structuralisation » des complexes inconscients. Dans leur théorisation, cela conduit à un assèchement et un dogmatisme insupportable et, dans leur pratique, cela aboutit à un appauvrissement de leurs

interventions, à des stéréotypes qui les rendent imperméables à l'altérité singulière de leurs patients.

En invoquant des paradigmes éthiques, je voudrais principalement souligner la responsabilité et le nécessaire « engagement » non seulement des opérateurs « psy », mais, au-delà de tous ceux qui sont en position d'intervenir sur les instances psychiques individuelles et collectives (à travers l'éducation, la santé, la culture, le sport, l'art, les médias, la mode, etc.). Il est éthiquement insoutenable de s'abriter, comme le font si souvent ces opérateurs, derrière une neutralité transférentielle prétendument fondée sur une maîtrise de l'inconscient et sur un corpus scientifique. En fait, l'ensemble des domaines « psy » s'instaure dans le prolongement et en interface avec les domaines esthétiques.

En insistant sur les paradigmes esthétiques, je voudrais marquer que, spécialement dans le registre des pratiques « psy », tout devrait toujours être réinventé, repris à zéro, faute de quoi les processus se figent dans une répétition mortifère. Le préalable à toute relance de l'analyse – par exemple, la schizoanalyse – consiste à admettre qu'en règle générale, et pour peu qu'on s'attache à les travailler, les Agencements subjectifs individuels et collectifs sont potentiellement aptes à se développer et à proliférer loin de leurs équilibres ordinaires. Leurs

cartographies analytiques débordent donc par essence les Territoires existentiels auxquels elles sont affectées. Aussi devrait-il en aller, avec ces cartographies, comme en peinture ou en littérature, domaines au sein desquels chaque performance concrète a la vocation d'évoluer, d'innover, d'inaugurer des ouvertures prospectives, sans que leurs auteurs puissent se prévaloir de fondements théoriques assurés ou de l'autorité d'un groupe, d'une école, d'un conservatoire ou d'une académie... Work in progress! Fin des catéchismes psychanalytiques, comportementalistes ou systémistes. Le peuple « psy », pour converger dans cette perspective avec le monde de l'art, se voit intimer de se défaire de ses blouses blanches, à commencer par celles, invisibles, qu'il porte dans sa tête, dans son langage et dans ses façons d'être (un peintre n'a pas pour idéal de répéter indéfiniment la même œuvre – mis à part le personnage de Titorelli, dans le Procès de Kafka, qui peint toujours et identiquement le même juge!). De la même façon, chaque institution de soin, d'assistance, d'éducation, chaque cure individuelle devrait avoir pour souci permanent de faire évoluer sa pratique tout autant que ses échafaudages théoriques.

Paradoxalement, c'est peut-être du côté des sciences « dures » qu'il convient d'espérer le retour-

nement le plus spectaculaire à l'égard des procès de subjectivation. N'est-il pas significatif, par exemple, que, dans leur dernier livre, Prigogine et Stengers invoquent la nécessité d'introduire en physique un « élément narratif », indispensable, selon eux, pour théoriser l'évolution en termes d'irréversibilité¹. Cela étant, j'ai la conviction que la question de l'énonciation subjective se posera de plus en plus à mesure que se développeront les machines productrices de signes, d'images, de syntaxe, d'intelligence artificielle... Il en va là d'une recomposition des pratiques sociales et individuelles que je range selon trois rubriques complémentaires : l'écologie sociale, l'écologie mentale et l'écologie environnementale, et sous l'égide éthico-esthétique d'une écosophie.

Les rapports de l'humanité au socius, à la psyché et à la « nature » tendent, en effet, à se détériorer de plus en plus, pas seulement en raison de nuisances et de pollutions objectives mais aussi du fait d'une méconnaissance et d'une passivité fataliste des individus et des pouvoirs à l'égard de ces questions considérées dans leur ensemble. Catastrophiques ou non, les évolutions négatives sont accep-

1. *Entre le temps et l'éternité*, Paris, Fayard, 1988, p. 41, 61, 67.

tées telles qu'elles sont. Le structuralisme, puis le post-modernisme, nous ont accoutumés à une vision du monde évacuant la pertinence des interventions humaines s'incarnant dans des politiques et des micropolitiques concrètes. Les explications relatives à ce dépérissement des praxis sociales par la mort des idéologies et le retour aux valeurs universelles me paraissent peu satisfaisantes. En réalité, ce qu'il convient principalement d'incriminer c'est l'inadaptation des praxis sociales et psychologiques et aussi un aveuglement sur le caractère fallacieux du cloisonnement d'un certain nombre de domaines du réel. Il n'est pas juste de séparer l'action sur la psyché, le socius et l'environnement. Le refus de regarder en face les dégradations de ces trois domaines, tel qu'il est entretenu par les médias, confine à une entreprise d'infantilisation de l'opinion et de neutralisation destructive de la démocratie. Pour se désintoxiquer du discours sédatif que distillent en particulier les télévisions, il conviendrait désormais d'appréhender le monde à travers les trois verres interchangeables que constituent nos trois points de vue écologiques.

Tchernobyl et le Sida nous ont brutalement révélé les limites des pouvoirs technico-scientifiques de l'humanité et les « retours de manivelle » que peut nous réserver la « nature ». A l'évidence, une prise

en charge et une gestion plus collective s'imposent pour orienter les sciences et les techniques vers des finalités plus humaines. On ne peut s'en remettre aveuglément aux technocrates des appareils d'État pour contrôler les évolutions et conjurer les risques dans ces domaines, régis, pour l'essentiel, par les principes de l'économie de profit. Certes, il serait absurde de vouloir retourner en arrière pour tenter de reconstituer les anciennes manières de vivre. Jamais le travail humain ou l'habitat ne redeviendront ce qu'ils étaient, il y a encore quelques décennies, après les révolutions informatiques, robotiques, après l'essor du génie génétique et après la mondialisation de l'ensemble des marchés. L'accélération des vitesses de transport et de communication, l'interdépendance des centres urbains, étudiés par Paul Virilio, constituent également un état de fait irréversible qu'il conviendrait avant tout de réorienter. D'une certaine façon, on doit admettre qu'il faudra « faire avec » cet état de fait. Mais ce faire implique une recomposition des objectifs et des méthodes de l'ensemble du mouvement social *dans les conditions d'aujourd'hui*. Pour symboliser cette problématique, qu'il me suffise d'évoquer l'expérience que fit un jour Alain Bombard à la télévision, lorsqu'il y présenta deux bassins de verre : l'un rempli d'eau polluée, telle qu'on peut la recueillir

dans le port de Marseille et où évoluait une pieuvre bien vivante, comme animée de mouvements de danse, l'autre rempli d'une eau de mer pure de toute pollution. Lorsqu'il attrapa la pieuvre pour la replonger dans l'eau « normale », au terme de quelques secondes on vit l'animal se recroqueviller, s'affaïsser et mourir.

Moins que jamais la nature ne peut être séparée de la culture et il nous faut apprendre à penser « transversalement » les interactions entre écosystèmes, mécanosphère et Univers de référence sociaux et individuels. De même que des algues mutantes et monstrueuses envahissent la lagune de Venise, de même les écrans de télévision sont saturés d'une population d'images et d'énoncés « dégénérés ». Une autre espèce d'algue relevant, cette fois, de l'écologie sociale consiste en cette liberté de prolifération qui est laissée à des hommes comme Donald Trump qui s'empare de quartiers entiers de New York, d'Atlantic City, etc., pour les « rénover », en augmenter les loyers et refouler, par la même occasion, des dizaines de milliers de familles pauvres, dont la plupart sont condamnées à devenir « homeless », l'équivalent ici des poissons morts de l'écologie environnementale. Il faudrait aussi parler de la déterritorialisation sauvage du Tiers Monde, qui affecte concurremment la texture culturelle des

populations, l'habitat, les défenses immunitaires, le climat, etc. Autre désastre de l'écologie sociale : le travail des enfants qui est devenu plus important qu'il n'était au XIX^e siècle! Comment reprendre le contrôle d'une telle situation qui nous fait constamment frôler des catastrophes d'autodestruction? Les organisations internationales n'ont que très peu de prise sur ces phénomènes qui appellent un changement fondamental des mentalités. La solidarité internationale n'est plus assumée que par des associations humanitaires alors qu'il fut un temps où elle concernait au premier chef les syndicats et les partis de gauche. De son côté, le discours marxiste s'est dévalué. (Pas le texte de Marx qui, lui, conserve une très grande valeur.) Et il appartient aux protagonistes de la libération sociale de reforcer des références théoriques éclairant une voie de sortie possible à l'histoire, plus cauchemardesque que jamais, qui est celle que nous traversons. Non seulement les espèces disparaissent mais les mots, les phrases, les gestes de la solidarité humaine. Tout est mis en œuvre pour écraser sous une chape de silence les luttes d'émancipation des femmes et des nouveaux prolétaires que constituent les chômeurs, les « émarginés », les immigrés...

S'il est tellement important que les trois écologies se déprennent, dans l'établissement de leurs repères

cartographiques, des paradigmes pseudo-scientifiques, cela ne tient pas uniquement au degré de complexité des entités considérées, mais, plus fondamentalement, au fait que s'y trouve impliquée une *logique différente* de celle qui régit la communication ordinaire entre locuteurs et auditeurs et, du même coup, l'intelligibilité des ensembles discursifs et l'emboîtement indéfini des champs de signification. Cette logique des intensités, qui s'applique aux Agencements existentiels autoréférés et engageant des durées irréversibles, ne concerne pas seulement les sujets humains constitués en corps totalisés mais aussi tous les objets partiels, au sens psychanalytique, les objets transitionnels, au sens de Winnicott, les objets institutionnels (les « groupes-sujets »), les visages, les paysages, etc. Alors que la logique des ensembles discursifs se propose de bien cerner ses objets, la logique des intensités, ou l'écologie, ne prend en compte que le mouvement, l'intensité des processus évolutifs. Le processus, que j'oppose ici au système ou à la structure, vise l'existence en train, tout à la fois, de se constituer, de se définir et de se déterritorialiser. Ces processus de « mise à l'être » ne concernent que certains sous-ensembles expressifs qui ont rompu avec leur encastrement totalisant et se sont mis à travailler à leur propre compte et à subjuguier leurs ensembles référé-

rentiels pour se manifester à titre d'indices existentiels, de ligne de fuite processuelle...

A chaque foyer existentiel partiel, les praxis écologiques s'efforceront de repérer les vecteurs potentiels de subjectivation et de singularisation. Il s'agit généralement de quelque chose qui se met en travers de l'ordre « normal » des choses, une répétition contrariante, une donnée intensive qui appelle d'autres intensités afin de composer d'autres configurations existentielles. Ces vecteurs dissidents se trouvent relativement dessaisis de leurs fonctions de dénotation et de signification, pour œuvrer en tant que matériaux existentiels décorporés. Mais chacune de ces épreuves de mise en suspens du sens représente un risque, celui d'une déterritorialisation trop brutale détruisant l'Agencement de subjectivation (exemple, l'implosion du mouvement social en Italie au début des années 1980). Au contraire, une déterritorialisation douce peut faire évoluer les Agencements sur un mode processuel constructif. Là est le cœur de toutes praxis écologiques : les ruptures a-signifiantes, les catalyseurs existentiels sont à portée de main, mais en l'absence d'Agencement d'énonciation, qui leur donne un support expressif, ils restent passifs et menacent de perdre leur consistance (c'est de ce côté qu'il conviendra de chercher les racines de l'angoisse, de

la culpabilité et d'une façon générale de toutes les répétitions psychopathologiques). Dans le cas de figure des Agencements processuels, la rupture expressive a-signifiante appelle une répétition créatrice forgeant des objets incorporels, des Machines abstraites et des Univers de valeur s'imposant comme ayant toujours été « déjà là », bien que totalement tributaires de l'événement existentiel qui les met à jour.

Par ailleurs, ces segments catalytiques existentiels peuvent continuer d'être porteurs de dénotation et de signification. D'où l'ambiguïté, par exemple, d'un texte poétique qui, à la fois, peut transmettre un message, dénoter un référent tout en fonctionnant essentiellement sur des redondances d'expression et de contenu. Proust a parfaitement analysé le fonctionnement de ces ritournelles existentielles comme foyer catalytique de subjectivation (la « petite phrase » de Vinteuil, le mouvement des clochers de Martinville, la saveur de la madeleine, etc.). Ce qu'il convient de souligner ici, c'est que ce travail de repérage des ritournelles existentielles ne concerne pas que la littérature et les arts. On retrouve également à l'œuvre cette éco-logique dans la vie quotidienne, aux divers étagements de la vie sociale et, plus généralement, à chaque fois que se trouve en question la constitution d'un Ter-

ritoire existentiel. Ajoutons que ces Territoires peuvent être aussi déterritorialisés qu'on peut l'imaginer (ils peuvent s'incarner dans la Jérusalem céleste, dans une problématique relative au bien et au mal, un engagement éthico-politique, etc.). Le seul point commun qui existe entre ces divers traits existentiels est de soutenir la production d'existants singuliers ou de resingulariser des ensembles sérialisés.

En tous lieux et à toutes époques, l'art et la religion ont été le refuge des cartographies existentielles fondées sur une assumption de certaines ruptures de sens « existentialisantes ». Mais l'époque contemporaine, en exacerbant la production de biens matériels et immatériels, au détriment de la consistance des Territoires existentiels individuels et de groupe, a engendré un immense vide dans la subjectivité qui tend à devenir de plus en plus absurde et sans recours. Non seulement on ne constate pas de relation de cause à effet entre l'accroissement des ressources technico-scientifiques et le développement des progrès sociaux et culturels, mais il paraît évident qu'on assiste à une dégradation irréversible des opérateurs traditionnels de régulation sociale. Bien qu'il soit artificiel, devant un tel phénomène, de miser sur un retour en arrière, une recomposition des façons d'être de nos ancêtres,

c'est pourtant ce que tentent de faire à leur façon les formations capitalistes les plus « modernistes ». On voit, par exemple, que certaines structures hiérarchiques ayant perdu une part notable de leur efficience fonctionnelle (du fait, en particulier, des nouveaux moyens d'information et de concertation par ordinateurs) sont l'objet, non seulement de la part des couches dirigeantes, mais également de la part des échelons inférieurs, d'un surinvestissement imaginaire, qui confine, parfois, comme au Japon, à une dévotion religieuse. Dans le même ordre d'idée, on assiste à un renforcement des attitudes ségrégatives à l'égard des immigrés, des femmes, des jeunes et même des personnes âgées. Une telle remontée de ce qu'on pourrait appeler un conservatisme subjectif n'est pas uniquement imputable au renforcement de la répression sociale; elle tient également à une sorte de crispation existentielle impliquant l'ensemble des acteurs sociaux. Le capitalisme post-industriel que, pour ma part, je préfère qualifier de *Capitalisme Mondial Intégré* (CMI) tend de plus en plus à décentrer ses foyers de pouvoir des structures de production de biens et de services vers les structures productrices de signes, de syntaxe et de subjectivité, par le biais, tout particulièrement, du contrôle qu'il exerce sur les médias, la publicité, les sondages, etc.

Il y a là une évolution qui devrait nous amener à réfléchir sur ce que furent, à cet égard, les formes antérieures du capitalisme, car elles n'étaient pas non plus exemptes d'une telle propension à capitaliser du pouvoir subjectif dans les rangs de ses élites aussi bien que dans ceux de ses prolétaires. Toutefois, cette propension ne manifestait pas encore pleinement sa véritable importance, de sorte qu'elle ne fut pas alors convenablement appréciée par les théoriciens du mouvement ouvrier.

Je propose de regrouper en quatre principaux régimes sémiotiques les instruments sur lesquels repose le CMI :

- les *sémiotiques économiques* (instruments monétaires, financiers, comptables, de décision...);
- les *sémiotiques juridiques* (titre de propriété, législation et réglementations diverses...);
- les *sémiotiques technico-scientifiques* (plans, diagrammes, programmes, études, recherches...);
- les *sémiotiques de subjectivation* dont certaines se recourent avec celles qui viennent déjà d'être énumérées mais auxquelles il conviendrait d'ajouter beaucoup d'autres, telles que celles relatives à l'architecture, l'urbanisme, les équipements collectifs, etc.

On doit admettre que les modèles qui prétendaient fonder une hiérarchie causale entre ces régimes sémiotiques sont en passe de perdre tout contact avec la réalité. Il devient de plus en plus difficile, par exemple, de soutenir que les sémiotiques économiques et celles qui concourent à la production de biens matériels occupent une position infrastructurale par rapport aux sémiotiques juridiques et idéologiques comme le postulait le marxisme. L'objet du CMI est, à présent, d'un seul tenant : productif-économique-subjectif. Et, pour en revenir à d'anciennes catégorisations scolastiques, on pourrait dire qu'il résulte à la fois de causes matérielles, formelles, finales et efficientes.

Un des problèmes analytiques clés que l'écologie sociale et l'écologie mentale devraient affronter, c'est l'introjection du pouvoir répressif de la part des opprimés. La difficulté majeure réside ici dans le fait que les syndicats et les partis, qui luttent, en principe, pour défendre les intérêts des travailleurs et des opprimés, reproduisent en leur sein les mêmes modèles pathogènes qui entravent dans leurs rangs toute liberté d'expression et d'innovation. Peut-être un laps de temps encore important sera-t-il nécessaire pour que le mouvement ouvrier reconnaisse que les activités de circulation, de distribution, de communication, d'encadrement... consti-

tuent des vecteurs économique-écologiques se situant rigoureusement sur le même plan, au point de vue de la création de plus-value, que le travail directement incorporé dans la production de biens matériels. A cet égard, une méconnaissance dogmatique a été entretenue par nombre de théoriciens, confortant un ouvriérisme et un corporatisme qui ont profondément dénaturé et handicapé les mouvements d'émancipation anticapitalistes ces dernières décennies.

Espérons qu'une recomposition et un recadrage des finalités des luttes émancipatrices deviendront, au plus tôt, corrélatifs du développement des trois types de praxis éco-logiques évoqués ici. Et souhaitons que, dans le contexte des nouvelles « donnes » du rapport entre le capital et l'activité humaine, les prises de conscience écologiques, féministes, antiracistes, etc., seront plus promptes à cibler, à titre d'objectif majeur, les modes de production de la subjectivité, c'est-à-dire de connaissance, de culture, de sensibilité et de sociabilité relevant de systèmes de valeur incorporelle se situant désormais à la racine des nouveaux Agencements productifs.

L'écologie sociale devra travailler à la reconstruction des rapports humains à tous les niveaux du socius. Elle ne devrait jamais perdre de vue que le pouvoir capitaliste s'est délocalisé, déterritoria-

lisé, à la fois en extension, en étendant son emprise sur l'ensemble de la vie sociale, économique et culturelle de la planète et, en « intension » en s'infiltrant au sein des strates subjectives les plus inconscientes. Ce faisant, il n'est plus possible de prétendre s'opposer à lui seulement de l'extérieur par les pratiques syndicales et politiques traditionnelles. Il est devenu également impératif d'affronter ses effets dans le domaine de l'écologie mentale au sein de la vie quotidienne individuelle, domestique, conjugale, de voisinage, de création et d'éthique personnelle. Loin de chercher un consensus abêtissant et infantilissant, il s'agira à l'avenir de cultiver le *dissensus* et la production singulière d'existence. La subjectivité capitaliste, telle qu'elle est engendrée par des opérateurs de toutes natures et de toutes tailles, se trouve manufacturée de façon à prémunir l'existence contre toute intrusion d'événements susceptibles de déranger et de perturber l'opinion. Selon elle, toute singularité devrait soit être évitée, soit passer sous la coupe d'équipements et de cadres de référence spécialisés. Ainsi elle s'efforce de gérer le monde de l'enfance, de l'amour, de l'art aussi bien que tout ce qui est de l'ordre de l'angoisse, de la folie, de la douleur, de la mort, du sentiment d'être égaré dans le cosmos... C'est à partir des données existentielles les plus person-

nelles – on devrait même dire infra-personnelles – que le CMI constitue ses agrégats subjectifs massifs, accrochés à la race, à la nation, au corps professionnel, à la compétition sportive, à la virilité dominante, à la star mass-médiatique... En s'assurant du pouvoir sur le maximum de ritournelles existentielles pour les contrôler et les neutraliser, la subjectivité capitaliste se grise, s'anesthésie elle-même, dans un sentiment collectif de pseudo-éternité.

C'est sur l'ensemble de ces fronts enchevêtrés et hétérogènes que devront, me semble-t-il, s'articuler les nouvelles pratiques écologiques, leur objectif étant de rendre processuellement actives des singularités isolées, refoulées, tournant en rond sur elles-mêmes. (Exemple : une classe scolaire, où se trouvent appliqués les principes de l'École Freinet, qui consistent à en singulariser le fonctionnement global – système coopératif, réunions d'évaluation, journal, liberté pour les élèves d'organiser leur travail individuellement ou en groupe, etc.)

Dans cette même perspective, on devra considérer les symptômes et les incidents hors norme comme des indices d'un travail potentiel de subjectivation. Il me paraît essentiel que s'organisent ainsi de nouvelles pratiques micro-politiques et micro-sociales, de nouvelles solidarités, une nouvelle dou-

ceur conjointement à de nouvelles pratiques esthétiques et de nouvelles pratiques analytiques des formations de l'inconscient. Il m'apparaît que c'est l'unique voie possible pour que les pratiques sociales et politiques retombent sur leurs pieds, je veux dire travaillent pour l'humanité et non pour un simple rééquilibrage permanent de l'Univers des sémiotiques capitalistiques. On pourrait m'objecter que les luttes à grande échelle ne sont pas nécessairement en synchronie avec les praxis écologiques et les micro-politiques du désir. Mais c'est là toute la question : les divers niveaux de pratique non seulement n'ont pas à être homogénéisés, raccordés les uns aux autres sous une tutelle transcendante, mais il convient de les engager dans des processus d'*hétérogénèse*. Jamais les féministes ne seront assez impliquées dans un devenir-femme et il n'y a nulle raison de demander aux immigrés de renoncer aux traits culturels qui collent à leur être, ou bien à leur appartenance nationalitaire. Il convient de laisser se déployer les cultures particulières tout en inventant d'autres contrats de citoyenneté. Il convient de faire tenir ensemble la singularité, l'exception, la rareté avec un ordre étatique le moins pesant possible.

L'*éco*-logique n'impose plus de « résoudre » les contraires, comme le voulaient les dialectiques

hégéliennes et marxistes. En particulier dans le domaine de l'écologie sociale, il existera des temps de lutte où tous et toutes seront conduits à se fixer des objectifs communs et à se comporter « comme de petits soldats » – je veux dire, comme de bons militants, mais, concurremment, il existera des temps de resingularisation où les subjectivités individuelles et collectives « reprendront leurs billes » et où, ce qui primera, ce sera l'expression créatrice en tant que telle, sans plus de soucis à l'égard des finalités collectives. Cette nouvelle logique écosophique, je le souligne, s'apparente à celle de l'artiste qui peut être amené à remanier son œuvre à partir de l'intrusion d'un détail accidentel, d'un événement-incident qui soudainement fait bifurquer son projet initial, pour le faire dériver loin de ses perspectives antérieures les mieux assurées. Un proverbe veut que « l'exception confirme la règle », mais elle peut aussi bien l'infléchir ou la recréer.

L'écologie environnementale, telle qu'elle existe aujourd'hui, n'a fait, à mon sens, qu'amorcer et préfigurer l'écologie généralisée que je préconise ici et qui aura pour but de décentrer radicalement les luttes sociales et les façons d'assumer sa propre psyché. Les actuels mouvements écologiques ont certes bien des mérites, mais à la vérité, je pense que la question écosophique globale est trop impor-

tante pour être abandonnée à certains de ses courants archaïsants et folklorisants, optant quelquefois délibérément pour un refus de tout engagement politique à grande échelle. La connotation de l'écologie devrait cesser d'être liée à l'image d'une petite minorité d'amoureux de la nature ou de spécialistes attitrés. Elle met en cause l'ensemble de la subjectivité et des formations de pouvoirs capitalistiques, lesquelles ne sont nullement assurées de continuer de l'emporter comme ce fut le cas durant la dernière décennie.

Non seulement la crise permanente actuelle, financière et économique, peut déboucher sur d'importants bouleversements du statu quo social et de l'imaginaire mass-médiatique qui le sous-tend, mais certains thèmes véhiculés par le néo-libéralisme, relatifs par exemple à la flexibilité de travail, les dérégulations, etc., peuvent parfaitement se retourner contre lui.

J'y insiste, ce choix n'est plus uniquement entre une fixation aveugle aux anciennes tutelles étatico-bureaucratiques, un welfare généralisé ou un abandon désespéré ou cynique à l'idéologie des « yuppies ». Tout laisse à penser que les gains de productivité engendrés par les actuelles révolutions technologiques iront en s'inscrivant sur une courbe de croissance logarithmique. La question est dès

lors de savoir si de nouveaux opérateurs écologiques et de nouveaux Agencements d'énonciation écosophiques parviendront ou non à les orienter dans des voies moins absurdes, moins en impasse que celles du CMI.

Le principe commun aux trois écologies consiste donc en ceci que les Territoires existentiels auxquels elles nous confrontent ne se donnent pas comme en-soi, fermé sur lui-même, mais comme pour-soi précaire, fini, finitisé, singulier, singularisé, capable de bifurquer en réitérations stratifiées et mortifères ou en ouverture processuelle à partir de praxis permettant de le rendre « habitable » par un projet humain. C'est cette ouverture praxique qui constitue l'essence de cet art de « l'éco » subsumant toutes les manières de domestiquer¹ les Territoires existentiels, qu'ils concernent d'intimes façons d'être, le corps, l'environnement ou de grands ensembles contextuels relatifs à l'ethnie, la nation ou même les droits généraux de l'humanité. Cela étant, pré-

1. La racine *eco* est entendue ici dans son acception grecque originale : *oikos*, c'est-à-dire : maison, bien domestique, habitat, milieu naturel.

cisons qu'il ne s'agit pas pour nous d'ériger des règles universelles à titre de guide de ces praxis, mais, à l'inverse, de dégager les antinomies principales entre les niveaux écosophiques ou, si l'on préfère, entre les trois visions écologiques, les trois verres discriminants dont il est ici question.

Le principe spécifique à l'écologie mentale réside en ce que son abord des Territoires existentiels relève d'une logique pré-objectale et pré-personnelle évoquant ce que Freud a décrit comme étant un « processus primaire ». Logique qu'on pourrait dire du « tiers inclus » où le blanc et le noir sont indistincts, où le beau coexiste avec le laid, le dedans avec le dehors, le « bon objet » avec le mauvais... Dans le cas particulier de l'écologie du fantasme, ce qui est requis, à chaque tentative de relevé cartographique, c'est l'élaboration d'un support expressif singulier ou, plus exactement, singularisé. Gregory Bateson a marqué nettement que ce qu'il nomme « écologie des idées » ne peut être circonscrit dans le domaine de la psychologie des individus mais s'organise en systèmes ou « esprit » (minds) dont les frontières ne coïncident plus avec les individus qui y participent ¹. Mais là où nous cesserons de le suivre, c'est lorsqu'il fait de l'action et de

1. *Vers l'écologie de l'esprit, op. cit.*, tome II, p. 93-94.

l'énonciation de simples parties du sous-système écologique appelé contexte. Je considère, pour ma part, que la « prise de contexte » existentiel relève toujours d'une praxis, s'instaurant en rupture du « prétexte » systémique. Il n'existe pas de hiérarchie ensembliste pour loger et localiser à un niveau donné les composantes d'énonciation. Celles-ci sont composées d'éléments hétérogènes prenant consistance et persistance commune lors de passages de seuils constitutifs d'un monde au détriment d'un autre. Les opérateurs de cette cristallisation sont des fragments de chaînes discursives a-signifiantes que Schlegel assimilait à des œuvres d'art. (« Pareil à une petite œuvre d'art, un fragment doit être totalement détaché du monde environnant et clos sur lui-même comme un hérisson ¹. »)

A tout moment, en tous lieux, la question de l'écologie mentale peut surgir, par-delà des ensembles bien constitués, dans l'ordre individuel ou collectif. Pour appréhender ces fragments catalyseurs de bifurcations existentielles, Freud a inventé les rituels de la séance, de l'association libre, de l'interprétation, en fonction de mythes de référence psychanalytiques. Aujourd'hui, certains courants

1. Cité par Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, dans *L'Absolu littéraire*, 1978, p. 126.

post-systémistes de la thérapie familiale s'emploient à forger d'autres scènes et d'autres références. Tout cela est bel et bon ! Mais il ne s'agit encore là que d'échafaudages conceptuels incapables de rendre compte des productions de subjectivité « primaire », telles qu'elles se déploient à l'échelle véritablement industrielle, en particulier à partir des médias et des équipements collectifs. L'ensemble des corpus théoriques de ce type présente l'inconvénient d'être fermé à une éventuelle prolifération créatrice. Mythe ou théorie à prétention scientifique, la pertinence des modèles relatifs à l'écologie mentale devrait être jugée en fonction : 1) de leur capacité à circonscrire les chaînons discursifs en rupture de sens ; 2) de leur mise en œuvre de concepts autorisant une auto-constructibilité théorique et pratique : le freudisme répond tant bien que mal à la première exigence mais pas à la seconde ; inversement, le post-systémisme aurait plutôt tendance à répondre à la seconde tout en sous-estimant la première, tandis que, dans le champ politico-social, les milieux « alternatifs » méconnaissent généralement l'ensemble des problématiques relatives à l'écologie mentale.

Pour notre part, nous préconisons de repenser dans une autre voie les diverses tentatives de modélisation « psy », au même titre que les pratiques des

sectes religieuses ou les « romans familiaux » névrotiques et les délires psychotiques. Il s'agira moins de rendre compte de ces pratiques en termes de vérité scientifique qu'en fonction de leur efficacité esthétique-existentielle. Qu'est-ce qui se trouve ici mis en œuvre? Quelles scènes existentielles se trouvent tant bien que mal mises en place? L'objectif crucial est la saisie des points de rupture assignifiants – en rupture de dénotation, de connotation et de signification – à partir desquels un certain nombre de chaînons sémiotiques se mettront à travailler au service d'un effet d'autoréférence existentielle. Le symptôme répétitif, la prière, le rituel de la « séance », le mot d'ordre, l'emblème, la ritournelle, la cristallisation visagéitaire de la star... amorcent la production d'une subjectivité partielle. On peut dire qu'ils sont le siège d'une *proto-subjectivité*. Déjà, les freudiens avaient détecté l'existence de vecteurs de subjectivation échappant à la maîtrise du Moi; subjectivité partielle, complexe, se nouant autour d'objets en rupture de sens tels que le sein maternel, les fèces, le sexe... Mais ces objets, générateurs de subjectivité « dissidente », ils les ont conçus comme demeurant essentiellement adjacents aux pulsions instinctuelles et à un imaginaire corporéisé. D'autres objets institutionnels, architecturaux, économiques, cosmiques, sup-

portent également de plein droit une telle fonction de production existentielle.

Je le répète, l'essentiel, ici, est la coupure-bifurcation, impossible à représenter en tant que telle, mais qui, cependant, va sécréter toute une fantasmagorie des origines (scène primitive freudienne, regard « armé » du systémicien de la thérapie familiale, cérémoniaux d'initiation, de conjuration, etc.). La pure autoréférence créatrice est insoutenable à l'appréhension de l'existence ordinaire. Sa représentation ne peut que la masquer, la travestir, la défigurer, la faire transiter par des mythes et des récits de référence – ce que j'appelle une métamodélisation. Corollaire : on ne saurait accéder à de tels foyers de subjectivation créatrice à l'état naissant que par le détour d'une économie fantasmagorique se déployant sous forme détournée. Ainsi, nul n'est dispensé de jouer le jeu de l'écologie de l'imaginaire!

Que ce soit dans la vie individuelle ou dans la vie collective, l'impact d'une écologie mentale ne présuppose pas une importation de concepts et de pratiques à partir d'un domaine « psy » spécialisé. Faire face à la logique de l'ambivalence désirante, partout où elle se profile – dans la culture, la vie quotidienne, le travail, le sport, etc. –, réapprécier la finalité du travail et des activités humaines en

fonction de critères différents de ceux du rendement et du profit : ces impératifs de l'écologie mentale appellent une mobilisation appropriée de l'ensemble des individus et des segments sociaux. Quelle place, par exemple, donner aux fantasmes d'agression, de meurtre, de viol, de racisme dans le monde de l'enfance et de l'adultéité régressive? Plutôt que de mettre inlassablement en œuvre des procédures de censure et de contention, au nom de grands principes moraux, ne convient-il pas de promouvoir une véritable écologie du fantasme, portant sur des transferts, des translations, des reconversions, de leurs matières d'expression¹. Il est évidemment légitime qu'une répression s'exerce à l'égard des « passages à l'acte »! Mais, en amont, il est nécessaire que soient aménagés des modes d'expression adéquats aux fantasmagories négativistes et destructives, de telle sorte qu'elles puissent, comme dans le traitement de la psychose, ab-réagir de façon à recoller des Territoires existentiels partant à la dérive. Une telle « transversalisation » de la violence implique qu'on ne présuppose pas l'existence incontournable d'une pulsion de mort intrapsychique,

1. Exemple brillant d'une telle reconversion humoristique des pulsions sadiques, le film de Roland Topor, intitulé *Le Marquis*.

constamment aux aguets, prête à tout ravager sur son passage dès que les Territoires du Moi perdent leur consistance et leur vigilance. La violence et la négativité résultent toujours d'Agencements subjectifs complexes; elles ne sont pas intrinsèquement inscrites dans l'essence de l'espèce humaine. Elles sont construites et entretenues par de multiples Agencements d'énonciation. Sade et Céline se sont efforcés, avec plus ou moins de bonheur, de rendre quasiment baroques leurs fantasmes négatifs. A ce titre, ils devraient être considérés comme des auteurs clés d'une écologie mentale. Faute d'une tolérance et d'une inventivité permanente pour « imaginer » les divers avatars de la violence, la société prend le risque de les faire se cristalliser dans le réel.

On le voit aujourd'hui, par exemple, avec l'exploitation commerciale intensive des bandes dessinées scatologiques à destination de l'enfance ¹. Mais, de façon beaucoup plus inquiétante sous l'espèce d'un borgne à la fois répugnant et fascinant qui, mieux que personne, sait imposer l'implicite raciste et nazi de son discours sur la scène des médias comme au sein des rapports de forces politiques. Il

1. Cf. l'enquête de *Libération* du 17 mars 1989, intitulée « SOS Crados ».

est préférable de ne pas se voiler la face : la puissance de ce genre de personnage tient au fait qu'il parvient à se faire l'interprète de montages pulsionnels qui hantent, de fait, *l'ensemble du socius*.

Je ne suis pas assez naïf et utopiste pour prétendre qu'il existerait une méthodologie analytique assurée pour éradiquer en profondeur tous les fantasmes qui conduisent à réifier la femme, l'immigré, le fou, etc., et pour en finir avec les institutions pénitentiaires, psychiatriques, etc. Mais il m'apparaît qu'une généralisation des expériences d'analyse institutionnelle (à l'hôpital, à l'école, dans l'environnement urbain...) pourrait modifier profondément les données de ce problème. Une immense reconstruction des rouages sociaux est nécessaire pour faire face aux dégâts du CMI. Seulement, celle-ci passe moins par des réformes de sommet, des lois, des décrets, des programmes bureaucratiques que par la promotion de pratiques innovantes, l'essaimage d'expériences alternatives, centrées sur le respect de la singularité et sur un travail permanent de production de subjectivité, s'autonomisant tout en s'articulant convenablement au reste de la société. Faire sa place aux brutales déterritorialisations de la psyché et du socius, en quoi consistent les fantasmes de violence, peut conduire non à une sublimation miraculeuse mais à des

reconversions d'Agencements qui débordent de toutes parts le corps, le Moi, l'individu. Le Sur-moi punitif et la culpabilisation mortifère ne peuvent être atteints par les moyens ordinaires de l'éducation et du « savoir vivre ». Mis à part l'Islam, les grandes religions ont de moins en moins de prise sur la psyché, tandis qu'on voit fleurir un peu partout dans le monde une sorte de retour au totémisme et à l'animisme. Les communautés humaines prises dans la tourmente ont tendance à se replier sur elles-mêmes, abandonnant aux politiciens professionnels le soin de régir l'organisation sociale tandis que les syndicats sont dépassés par les mutations d'une société qui est partout en crise latente ou manifeste ¹.

Le principe particulier à l'écologie sociale se rapporte à la promotion d'un investissement affectif

1. Un symptôme de cet état de fait consiste dans la prolifération de « coordinations » spontanées lors des grands mouvements sociaux. Relevons le fait qu'elles font usage quelquefois de messageries télématiques de façon à développer l'expression de la « base » (par exemple, le Minitel 3615 Code ALTER).

et pragmatique sur des groupes humains de diverses tailles. Cet « Éros de groupe » ne se présente pas comme une quantité abstraite, mais correspond à une reconversion qualitativement spécifique de la subjectivité primaire relevant de l'écologie mentale. Deux options se présentent ici : soit la triangulation personnologique de la subjectivité sur un mode JE-TU-IL, père-mère-enfant... soit la constitution de *groupes-sujets* autoréférents s'ouvrant largement sur le socius et le cosmos. Dans le premier cas, le moi et l'autre sont construits à partir d'un jeu d'identifications et d'imitations standards qui aboutissent à des groupes primaires repliés sur le père, le chef, la star mass-médiatique. C'est en effet dans le sens d'une telle psychologie de foules malléables que travaillent les grands médias. Dans le second cas, aux lieu et place de systèmes identificatoires se trouvent mis en œuvre des traits d'efficience diagrammatiques. On échappe ici, au moins partiellement, aux sémiologies de la modélisation iconique au profit de sémiotiques processuelles que je me garderai d'appeler symboliques pour ne pas retomber dans les errements structuralistes. Ce qui caractérise un trait diagrammatique, par rapport à une icône, c'est son degré de déterritorialisation, sa capacité de sortir de lui-même pour constituer des chaînes discursives en prises sur le référent. Par

exemple, on peut distinguer l'imitation identificatoire d'un élève pianiste à son maître d'un transfert de style susceptible de bifurquer dans une voie singulière. D'une façon générale, on distinguera les agrégats imaginaires de foule des Agencements collectifs d'énonciation impliquant aussi bien des traits pré-personnels que des systèmes sociaux ou des composantes mécaniques. (On opposera ici les machinismes vivants « autopoïétiques »¹ aux mécanismes de répétition vide.)

Cela étant, les oppositions entre ces deux modalités ne sont pas aussi tranchées : une foule peut être habitée par des groupes jouant la fonction de leader d'opinion, et des groupes-sujets peuvent retomber à l'état amorphe et aliénant. Les sociétés capitalistiques – expression sous laquelle je range, à côté des puissances de l'Ouest et du Japon, les pays dits du socialisme réel et les Nouvelles Puissances Industrielles du Tiers Monde – fabriquent désormais, pour les mettre à leur service, trois types de subjectivité : une subjectivité sérielle correspondant aux classes salariales, une autre à l'immense masse des « non-garantis » et enfin une subjectivité élitiste correspondant aux couches dirigeantes. La

1. Au sens de Francisco Varela, *Autonomie et connaissance*, Paris, Le Seuil, 1989.

mass-médiatisation accélérée de l'ensemble des sociétés tend ainsi à créer un écart toujours plus prononcé entre ces diverses catégories de population. Du côté des élites, on trouve une mise à disposition en suffisance de biens matériels, de moyens de culture, une pratique minimale de la lecture et de l'écriture et un sentiment de compétence et de légitimité décisionnelles. Du côté des classes assujetties, on trouve, assez généralement, un abandon à l'ordre des choses, une perte d'espoir de donner un sens à sa vie. Un point programmatique primordial de l'écologie sociale sera de faire transiter ces sociétés capitalistiques de l'ère mass-médiatique vers une *ère post-médiatique*; j'entends par là une réappropriation des médias par une multitude de groupes-sujets, capables de les gérer dans une voie de resingularisation. Une telle perspective peut paraître aujourd'hui hors de portée. Mais la situation actuelle d'optimum d'aliénation par les médias ne relève d'aucune nécessité intrinsèque. Dans ce domaine, la vision fataliste des choses me semble correspondre à la méconnaissance de plusieurs facteurs :

a) les brusques prises de conscience des masses qui demeurent toujours possibles;

b) l'effondrement progressif du stalinisme et de

ses avatars qui laisse la place à d'autres Agencements de transformation des luttes sociales;

c) l'évolution technologique des médias, en particulier leur miniaturisation, la diminution de leur coût, leur possible utilisation à des fins non capitalistiques;

d) la recomposition des processus de travail sur les décombres des systèmes de production industriels du début du siècle qui appelle une production accrue de subjectivité « créationniste », tant sur un plan individuel que sur un plan collectif. (A travers la formation permanente, le ressourcement de la main-d'œuvre, les transferts de compétence, etc.)

C'est aux premières formes de société industrielle qu'il est revenu de laminer et de sérialiser la subjectivité des classes travailleuses. Aujourd'hui, la spécialisation internationale du travail a exporté vers le Tiers Monde les méthodes de travail à la chaîne. A l'ère des révolutions informatiques, de l'essor des biotechnologies, de la création accélérée, de nouveaux matériaux et d'une « machinisation » toujours plus fine du temps ¹, de nouvelles modalités

1. Sur ces quatre volets, en pleine mutation, voir le rapport de Thierry Gaudin, « Rapport sur l'état de la technique », CPE, *Science et Techniques* (numéro spécial).

de subjectivation sont en passe de voir le jour. Un appel plus grand sera fait à l'intelligence et à l'initiative tandis qu'en contrepartie un plus grand soin sera apporté au codage et au contrôle de la vie domestique du couple conjugal et de la famille nucléaire. En bref, en reterritorialisant la famille à grande échelle (par les médias, les services d'assistance, les salaires indirects...), on tentera d'embourgeoiser au maximum la subjectivité ouvrière.

Les opérations de réindividuation et de « familiarisation » n'ont pas le même effet selon qu'elles portent sur un terrain de subjectivité collective dévastée par l'ère industrielle du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle ou selon qu'elles portent sur des terrains où ont été maintenus certains traits archaïques hérités de l'ère précapitaliste. A cet égard, l'exemple du Japon et celui de l'Italie paraissent significatifs, puisqu'il s'agit de pays qui ont réussi à greffer des industries de pointe sur une subjectivité collective ayant gardé des attaches avec un passé quelquefois très reculé (remontant au shinto-bouddhisme pour le Japon et aux époques patriarcales pour l'Italie). Dans ces deux pays, la reconversion post-industrielle s'est effectuée par des transitions relativement moins brutales qu'en France, par exemple, où des régions entières sont sorties,

pour une longue période, de la vie économique active.

Dans un certain nombre de pays du Tiers Monde, on assiste également à la superposition de subjectivité médiévale (rapport de soumission au clan, aliénation totale des femmes et des enfants, etc.) et d'une subjectivité post-industrielle. On peut d'ailleurs se demander si ce type de Nouvelles Puissances Industrielles, pour l'instant principalement localisées sur les bords de la mer de Chine, ne va pas également se mettre à éclore sur les bords de la Méditerranée et sur les bords de l'Afrique atlantique. S'il devait en être ainsi, on verrait toute une série de régions d'Europe soumises à de rudes tensions, du fait d'une remise en question radicale de leurs sources de revenus et de leur statut d'appartenance aux grandes puissances blanches.

Dans ces divers domaines, les problématiques écologiques s'entremêlent. Laisée à elle-même, l'éclosion des néo-archaïsmes sociaux et mentaux peuvent conduire au meilleur comme au pire! Il s'agit là d'une question redoutable : le fascisme des Ayatollahs, ne l'oublions pas, ne s'est instauré que sur la base d'une profonde révolution populaire en Iran. Les récentes révoltes de jeunes, en Algérie, ont entretenu une double symbiose entre les façons de vivre en Occident et les diverses moutures d'in-

tégrisme. L'écologie sociale spontanée travaille à la constitution de Territoires existentiels qui suppléent tant bien que mal aux anciens quadrillages rituels et religieux du socius. Il paraît évident que, dans ce domaine, tant qu'un relais ne sera pas pris par des praxis collectives politiquement cohérentes, ce seront toujours, en fin de compte, les entreprises nationalistes réactionnaires, oppressives pour les femmes, les enfants, les marginaux, et hostiles à toute innovation, qui prendront le dessus. Il ne s'agit pas ici de proposer un modèle de société clefs en main, mais seulement une prise en charge de l'ensemble des composantes écosophiques dont l'objectif sera, en particulier, la mise en place de nouveaux systèmes de valorisation.

J'ai déjà souligné qu'il est de moins en moins légitime que les rétributions financières et de prestige des activités humaines socialement reconnues ne soient régulées que par un marché fondé sur le profit. Bien d'autres systèmes de valeur seraient à prendre en compte (la « rentabilité » sociale, esthétique, les valeurs du désir, etc.). Seul l'État, jusqu'à présent, est en position d'arbitrer des domaines de valeur ne ressortissant pas du profit capitaliste (exemple : l'appréciation du domaine du patrimoine). Il paraît nécessaire d'insister sur le fait que de nouveaux relais sociaux, tels que des fondations

reconnues d'utilité sociale, devraient pouvoir assouplir et élargir le financement du Tiers Secteur – ni privé, ni public – qui sera amené à constamment s'élargir à mesure que le travail humain laissera place au travail machinique. Au-delà d'un revenu minimum garanti pour tous – reconnu comme *droit* et non à titre de contrat dit de ré-insertion –, la question se profile d'une mise à disposition des moyens de mener des entreprises individuelles et collectives allant dans le sens d'une écologie de la resingularisation. La recherche d'un Territoire ou d'une patrie existentielle ne passe pas nécessairement par celle d'une terre natale ou d'une filiation de lointaine origine. Trop souvent, les mouvements nationalitaires (de type basque, Irlande), du fait d'antagonismes extérieurs, se replient sur eux-mêmes, laissant de côté les autres révolutions moléculaires relatives à la libération de la femme, à l'écologie environnementale, etc. Toutes sortes de « nationalités » déterritorialisées sont concevables, telles que la musique, la poésie... Ce qui condamne le système de valorisation capitalistique, c'est son caractère d'équivalent général, qui aplatit tous les autres modes de valorisation, lesquels se trouvent ainsi aliénés à son hégémonie. A cela, il conviendrait, sinon d'opposer, à tout le moins de superposer des instruments de valorisation fondés sur les produc-

tions existentielles qui ne peuvent être déterminées ni en fonction uniquement d'un temps de travail abstrait, ni d'un profit capitaliste escompté. De nouvelles « bourses » de valeur, de nouvelles délibérations collectives donnant leur chance aux entreprises les plus individuelles, les plus singulières, les plus dissensuelles sont appelées à voir le jour – s'appuyant en particulier sur des moyens de concertation télématiques et informatiques. La notion d'intérêt collectif devrait être élargie à des entreprises qui, à court terme, ne « profitent » à personne, mais qui, à long terme, sont porteuses d'enrichissement processuel pour l'ensemble de l'humanité. C'est l'ensemble de l'avenir de la recherche fondamentale et de l'art qui se trouve ici mis en cause.

Cette promotion de valeurs existentielles et de valeurs de désir ne se présentera pas, je le souligne, comme une alternative globale, constituée de pied en cap. Elle résultera d'un glissement généralisé des actuels systèmes de valeur et par l'apparition de nouveaux pôles de valorisation. A cet égard, il est significatif que, durant la dernière période, les changements sociaux les plus spectaculaires ont été le fait de ce type de glissement à long terme. Sur un plan politique, par exemple aux Philippines ou au Chili, ou, sur le plan nationalitaire, en URSS, où mille révolutions des systèmes de valeur

s'infiltrèrent progressivement. Il appartient aux nouvelles composantes écologiques de les polariser et d'affirmer leur poids dans les rapports de forces politiques et sociaux.

Le principe particulier à l'écologie environnementale, c'est que tout y est possible, les pires catastrophes comme les évolutions en souplesse¹. De plus en plus, les équilibres naturels incomberont aux interventions humaines. Un temps viendra où il sera nécessaire d'engager d'immenses programmes pour réguler les rapports entre l'oxygène, l'ozone et le gaz carbonique dans l'atmosphère terrestre. On pourrait tout aussi bien requalifier l'écologie environnementale d'*écologie machinique* puisque, du côté du cosmos comme du côté des praxis humaines, il n'est jamais question que de machines et j'oserai dire même de machines de guerre. De tous les temps, la « nature » a été en guerre contre la vie! Mais l'accélération des « progrès » technico-scientifiques conjugués à l'énorme poussée démographique implique qu'une sorte de fuite en avant s'engage sans tarder pour maîtriser la mécanosphère.

1. Gregory Bateson parlait d'un « budget de la souplesse » en comparant le système écologique à un acrobate sur une corde (*Vers une écologie de l'esprit, opus cit.*, p. 256).

A l'avenir, ce ne sera plus seulement une défense de la nature qui sera en question, mais une offensive pour réparer le poumon amazonien, pour faire reflourir le Sahara. La création de nouvelles espèces vivantes, végétales et animales est inéluctablement à notre horizon et rend urgente non seulement l'adoption d'une éthique écosophique adaptée à cette situation à la fois terrifiante et fascinante mais également une politique focalisée sur le destin de l'humanité.

Au récit de la genèse biblique sont en train de se substituer les nouveaux récits de la re-création permanente du monde. Ici, nous ne saurions mieux faire que de citer Walter Benjamin condamnant le réductionnisme corrélatif du primat de l'information : « Lorsque l'information se substitue à l'ancienne relation, lorsqu'elle-même cède la place à la sensation, ce double processus reflète une dégradation croissante de l'expérience. Toutes ces formes, chacune à leur manière, se détachent du récit, qui est une des formes les plus anciennes de communication. A la différence de l'information, le récit ne se soucie pas de transmettre le pur en soi de l'événement, il l'incorpore dans la vie même de celui qui raconte pour le communiquer comme sa propre expérience à celui qui l'écoute. Ainsi le

narrateur y laisse sa trace, comme la main du potier sur le vase d'argile ¹. »

Mettre au jour d'autres mondes que ceux de la pure information abstraite, engendrer des Univers de référence et des Territoires existentiels où la singularité et la finitude soient prises en compte par la logique multivalente des écologies mentales et par le principe d'Éros de groupe de l'écologie sociale et affronter le face-à-face vertigineux avec le Cosmos pour le soumettre à une vie possible, telles sont les voies enchevêtrées de la triple vision écologique.

Une écosophie de type nouveau, à la fois pratique et spéculative, éthico-politique et esthétique, me paraît donc devoir remplacer les anciennes formes d'engagement religieux, politique, associatif... Elle ne sera ni une discipline de repli sur l'intériorité, ni un simple renouvellement des anciennes formes de « militantisme ». Il s'agira plutôt d'un mouvement aux multiples facettes mettant en place des instances et des dispositifs à la fois analytiques et producteurs de subjectivité. Subjectivité tant individuelle que collective, débordant de toutes parts les circonscriptions individuées, « moisées », clôturées.

1. Walter Benjamin, *Essais 2*, trad. Maurice de Gandillac, Paris, Denoël, Gonthier, 1983, p. 148.

rées sur des identifications et s'ouvrant tous azimuts du côté du socius mais aussi du côté des Phylum mécaniques, des Univers de référence technico-scientifiques, des mondes esthétiques, du côté également de nouvelles appréhensions « pré-personnelles » du temps, du corps, du sexe... Subjectivité de la resingularisation capable de recevoir de plein fouet la rencontre avec la finitude sous l'espèce du désir, de la douleur, de la mort... Toute une rumeur me dit que plus rien de cela ne va de soi! Partout s'imposent des sortes de chapes neuroleptiques pour fuir précisément toute singularité intrusive. Faut-il, une fois de plus, invoquer l'Histoire! Au moins en ceci qu'il risque de ne plus y avoir d'histoire humaine sans une radicale reprise en main de l'humanité par elle-même. Par tous les moyens possibles, il s'agit de conjurer la montée entropique de la subjectivité dominante. Au lieu d'en rester perpétuellement à l'efficacité leurrante des « challenges » économiques, il s'agit de se réappropriier les Univers de valeur au sein desquels des processus de singularisation pourront retrouver consistance. Nouvelles pratiques sociales, nouvelles pratiques esthétiques, nouvelles pratiques du soi dans le rapport à l'autre, à l'étranger, à l'étrange : tout un programme qui paraîtra bien éloigné des urgences du moment! Et pourtant c'est bien à l'articulation :

- de la subjectivité à l'état naissant;
 - du socius à l'état mutant;
 - de l'environnement au point où il peut être réinventé;
- que se jouera la sortie des crises majeures de notre époque.

En conclusion, les trois écologies devraient être conçues, d'un même tenant, comme relevant d'une commune discipline éthico-esthétique et comme distinctes les unes des autres du point de vue des pratiques qui les caractérisent. Leurs registres relèvent de ce que j'ai appelé une *hétérogenèse*, c'est-à-dire de processus continu de re-singularisation. Les individus doivent devenir à la fois solidaires et de plus en plus différents. (Il en va de même avec la re-singularisation des écoles, des mairies, de l'urbanisme, etc.)

La subjectivité, à travers des clefs transversales, s'instaure concurremment dans le monde de l'environnement, des grands Agencements sociaux et institutionnels et, symétriquement, au sein des paysages et fantasmes habitant les sphères les plus intimes de l'individu. La reconquête d'un degré d'autonomie créatrice dans un domaine particulier appelle d'autres reconquêtes dans d'autres domaines. Ainsi toute une catalyse de la reprise de confiance

de l'humanité en elle-même est-elle à forger, pas à pas, et quelquefois à partir des moyens les plus minuscules. Tel cet essai qui voudrait, si peu que ce soit, endiguer la grisaille et la passivité ambiante ¹.

1. Dans la perspective d'une « écologie globale », Jacques Robin, dans un rapport intitulé « Penser à la fois l'écologie, la société et l'Europe », aborde avec une rare compétence et dans une voie parallèle à la nôtre, les rapports entre l'écologie scientifique, l'écologie économique, et l'émergence de leurs implications éthiques. (« Groupe Écologie » d'« Europe 93 », 22, rue Dussoubs, 75002 Paris, année 1989.)

Le drame écologique dans lequel est engagée la planète humaine a longtemps été l'objet d'une méconnaissance systématique. Cette période est désormais révolue. A travers des médias devenus hyper-sensibles à la répétition des « accidents » écologiques, l'opinion internationale se trouve de plus en plus mobilisée. Tout le monde aujourd'hui parle d'écologie : les politiques, les technocrates, les industriels... Malheureusement toujours en termes de simples « nuisances ».

Or les perturbations écologiques de l'environnement ne sont que la partie visible d'un mal plus profond et plus considérable, relatif aux façons de vivre et d'être en société sur cette planète. L'écologie environnementale devrait être pensée d'un seul tenant avec l'écologie sociale et l'écologie mentale, à travers une *écosophie* de caractère éthico-politique. Il ne s'agit pas d'unifier arbitrairement sous une idéologie de rechange des domaines foncièrement hétérogènes, mais de faire s'étayer les unes les autres des pratiques innovatrices de recomposition des subjectivités individuelles et collectives, au sein de nouveaux contextes technico-scientifiques et des nouvelles coordonnées géopolitiques.



9 782718 603513



06 99

S 20 427 6

69 F